

LA MUSIQUE À CELUI QUI LA FAIT

Prélude au Retour de l'Artiste-Producteur

Par Nilda Fernández, Artiste-musicien

J'espère lutter pour continuer l'indépendance qui me sauve
FEDERICO GARCIA LORCA

Devant la petite église de Lagrasse en Corbières, j'ai fait la connaissance de Greg. Sourire jovial et barbichette, il s'est arrêté sur le vieux pont de pierre pour saluer les potes qui préparaient la buvette avant le concert du soir. On a passé une bonne heure à comparer musique et paysannerie, deux métiers qu'il exerce avec un diplôme d'agriculture dans la poche et un banjo sur l'épaule.

J'ai entendu par sa bouche ce qu'il faut savoir sur l'état de la terre. Pas de notre planète mais de cette mince couche qui la recouvre, qui lui donne son nom et fait pousser à peu près tout ce qu'il nous faut pour vivre. Le constat est triste puisque la folie est grande, et Greg accuse, parle d'alternatives, de notre espèce de survie... ou vice-versa. Tout est limpide.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai croisé le cirque Pacotille, une famille nomade et saltimbanque qui fait la route depuis longtemps. Ça m'a rappelé un itinéraire en roulotte que, par besoin de lenteur, j'avais baptisé "la Ballade".

Enfin, il y a trois jours, pendant une "Fête de la terre" en Mayenne, j'ai parlé musique avec Mata, architecte de formation et contrebassiste par goût, qui récolte son blé pour le transformer en farine puis en miches de pain qu'il livre, une fois par semaine, dans les environs.

Greg et Pacotille, Mata, soucieux mais amoureux, tourmentés mais heureux, droits dans leurs rêves, pas dispensés de casse-têtes mais fadas de liberté et de pensée libre comme tout humain devrait se maintenir, quoi qu'il arrive.

AGRICULTURE et PAYSANNERIE

Mes premières émotions sont liées à la terre et aux travaux des champs
FEDERICO GARCÍA LORCA

Depuis plusieurs années, on entend des paysans qui s'en prennent au productivisme de l'agriculture. Ils nous ouvrent les yeux sur la chaîne agroalimentaire, sur l'usage des engrais pétrochimiques, sur la planification et le contrôle des semences organisés par quelques prédateurs planétaires.

Ils nous expliquent que, sous couvert de "progrès", l'agriculture industrielle fait dérailler le train de l'avenir sans qu'aucun homme d'État ose montrer du doigt ceux qui maintiennent une Europe sous anesthésie et un monde sous influence. Entre les produits des champs et ceux qui s'en nourrissent, grouille un tel marécage d'intermédiaires et de spéculateurs que, pour une personne qui travaille la terre, cinq autres vivent de son travail à elle. Depuis plusieurs décennies, le paysan déserte peu à peu le paysage dans le soporifique général. Combattu par des intérêts occultes, il succombe sous les coups d'un soi-disant "marché" qui remplace la vente de ses produits par la spéculation et ses revenus par des primes.

Pourtant, ses oracles doivent être entendus. Quand il défend le sens et la dignité de son propre travail, il agit pour tous. Notre sort est lié au sien puisque son extinction progressive nous fait courir le risque d'un monde où des assoiffés de pouvoir et de richesse, hors de tout contrôle mais contrôlant eux-mêmes la grande gamelle mondiale, auront la possibilité d'entraîner leurs semblables où bon leur semblera.

L'alimentation du corps et celle de l'esprit présentent beaucoup d'analogies. Faute d'absorber ce qui lui est indispensable, notre organisme physique peut disparaître. De la même manière, la partie non-matérielle de notre être peut dépérir à cause d'une anémie spirituelle, propice à l'affaïssement général des consciences et à la soumission. Malheureusement, aucun appareil ne diagnostique les pathologies d'un esprit moribond et aucune cérémonie du regret n'accompagnera ses funérailles.

ARTISTE et CULTURE

*Il est triste que le seul endroit où l'on prononce le mot « Art »
avec sarcasme et ironie, ce soit dans les couloirs des théâtres
FEDERICO GARCÍA LORCA*

Tout comme l'agriculture industrielle enserme l'homme qui y travaille dans un étau où il devient la simple justification du système, l'élargissement progressif du concept de "culture" dilue l'artiste dans un domaine où il ne se trouve pas. En effet, l'Art, bien qu'engendré par certains comportements et modes de pensée des communautés humaines, ne peut pas se confondre tout à fait avec la Culture, encore moins la représenter.

On peut donc avancer qu'un artiste fabrique des objets artistiques destinés à quiconque veut/peut s'attarder devant son esthétique et sa vision du monde. Ces produits de l'imagination (immatériels comme la musique ou révélés comme la peinture et l'écriture) peuvent devenir culturels dès lors qu'ils sont un bien commun, une référence en matière de goûts, de comportements ou de connaissances. Néanmoins, bien qu'issus de lieux géographiques et linguistiques identifiés, ils n'y sont pas circonscrits. Si ce n'était pas le cas, qui expliquerait l'intérêt d'un Japonais pour Van Gogh, d'un Russe pour Joe Dassin, Garcia Lorca, ou d'un Argentin pour Dostoïevski ?

Tout comme on mange des pizzas à Stockholm ou des sushis à Madrid, on doit pouvoir apprécier un tableau, un livre ou une pièce de musique dans n'importe quelle partie du monde. De ce fait, on peut avancer que, au-delà de ses inévitables origines communautaires, par son universalité, sa non-appartenance, l'art est trans-culturel.

On entend souvent affirmer que "la culture n'est pas une marchandise ". Si cette assertion peut s'appliquer au patrimoine (matériel ou pas) d'une communauté humaine, il faut éviter de l'étendre (ou la réduire) aux productions artistiques, sous peine de les maintenir dans une sorte d'irréalité. En effet, au nom de quoi l'artiste échapperait-il totalement à l'échange marchand – dont dépendent aussi bien le boulanger que le vendeur de bicyclettes – dès lors qu'il produit et propose un objet conçu par son imaginaire ?

NAISSANCE ET DECLIN D'UNE INDUSTRIE LOURDE

*Il est juste et fondamental pour son existence que le théâtre soit motivé par le profit ; mais à moitié,
pas plus. Je parle du théâtre commercial dont on doit exiger un minimum de tenue,
auquel il faut rappeler sans cesse son rôle artistique, sa fonction éducative.
FEDERICO GARCÍA LORCA*

Contrairement aux livres que les moines d'avant Gutenberg recopiaient méticuleusement, à la différence des arts plastiques toujours surgis d'une main d'homme ou de femme, l'art musical a changé de nature avec l'apparition des techniques d'enregistrement et de reproduction du son.

Au commencement était le rouleau. Puis, autour des années 1920, est arrivé le disque plat. Composé d'un mélange d'insecte, d'ardoise en poudre, de cire et de coton, il tournait vite et faisait entendre, pendant quelques minutes, les voix de Piaf ou de Gardel, le piano de Rubinstein ou de Duke Ellington, dont l'art s'exerçait habituellement dans les salles de concert.

Mais voilà que, vers 1950, l'épaisse galette de 25cm est devenue polychlorure de vinyle tout en prenant 5cm de diamètre en plus. Moins lourd, moins cassable, pouvant tourner pendant vingt minutes par face, le disque "microsilicon" (encore une métaphore agricole !) révélait des musiques nouvelles et provoquait une révolution dont nous sommes aujourd'hui héritiers et bénéficiaires. L'industrie du disque était née.

Inévitablement, au milieu des années 70, avec l'augmentation du prix des matières premières, cette industrie toute neuve a eu des états d'âme. Toutefois, l'arrivée du codage numérique du CD, avec une meilleure qualité de son et une résistance supérieures, lui ont donné un second souffle. Recyclant ce qui avait été largement amorti pendant les « années vinyle », elle s'est gavée de profits exceptionnels pendant plus d'une décennie.

La deuxième et récente crise a coïncidé avec la totale dématérialisation des supports de la musique enregistrée que le partage sur le Web et la reproductibilité illimitée ont transformée en industrie parallèle, gratuite, illicite et compulsive.

Face au monstre qui leur échappait, les docteurs Frankenstein du numérique industriel, ont tout essayé : coder, recoder, interdire, punir... On a même prétendu « moraliser » le consommateur tenté par la piraterie, après l'avoir conditionné longtemps aux injonctions d'un marketing pervers. L'hôpital arrosé, en quelque sorte.

Depuis, l'industrie phonographique (dont le chiffre d'affaires, en France, n'a jamais dépassé celui des Galeries Lafayette), jouant sur une soi-disant contribution à la "Culture" qui lui offre une fenêtre médiatique de premier plan, se répand en lamentations.

Dénonçant tour à tour Internet, les jeux électroniques, la TVA – et le client lui-même – comme les méchants responsables de ses pertes, elle n'a pas cessé de mettre en scène sa récession sans jamais s'interroger sur son propre statut, sa responsabilité éducative, son rapport à l'Art, ou même l'effet dépréciatif d'un discours misérabiliste sur la vente de ses produits.

LA FIN D'UNE INDUSTRIE

Il n'a pas raison, celui qui dit « maintenant, maintenant », les yeux braqués sur le guichet, mais celui qui dit « demain, demain », et sent venir la vie nouvelle qui point au-dessus du monde.
FEDERICO GARCÍA LORCA

L'âge d'or de l'industrie musicale a fait retentir des oeuvres extraordinaires en même temps que les artisans d'autrefois, esthètes et découvreurs d'artistes, se sont mondialisés en s'associant à des capitaux de provenances aussi sexy que les boissons gazeuses, l'armement, les chaînes de télévision... etc, dont ils devenaient à la fois la vitrine, la danseuse, la poule aux œufs d'or et l'alibi.

Sans toutefois réclamer l'élimination des artistes "locaux" tant que leurs ventes de disques couvraient au moins les frais fixes, les nouveaux mécènes ont fait du profit en grande partie grâce aux figures anglo-américaines, seules à bénéficier (sauf exceptions) d'un véritable retentissement planétaire. Ainsi, progressivement, chaque PDG "local" d'une filiale "nationale" de ces "multinationales" autoproclamées "majors", est devenu un "vassal", payé pour appliquer des directives "verticales" auxquelles il ne peut se soustraire.

Quant à l'artiste-musicien, "international" ou "local", tel un paysan-métayer du Moyen-Age, endetté, vivant à crédit par le jeu des avances dont le calcul tenait davantage de la divination que de l'arithmétique comptable, il a progressivement marché dans toutes les combines, aliénant son autonomie et hypothéquant son futur.

Aujourd'hui, ce système tombe en ruines. S'il est vrai que, par le passé, il a eu les moyens de jouer un véritable – et, souvent, respectable – rôle de découvreur grâce au talent de certains visionnaires, il y a belle-lurette que ce n'est plus le cas. Plombée d'incompétence, victime de ses propres mensonges, sommée de maintenir les dividendes de ses actionnaires et les salaires exorbitants de ses dirigeants, l'industrie fonctionne avec une longueur de vues qui ne dépasse pas le semestre.

Dans ce sauve-qui-peut, certains artistes, convaincus d'être conjointement lésés, sont vaillamment montés au créneau contre le téléchargement illégal. Erreur de discernement : l'artiste génère le contenu, l'industrie le conditionne et le vend. Ce n'est pas la même chose. De plus, la reproduction des œuvres sonores étant un phénomène récent, les revenus faciles qui en procèdent revêtent, aux yeux de quiconque, un caractère difficilement défendable.

Néanmoins, aujourd'hui, l'artiste-musicien doit savoir que l'évolution de la société tout entière – et de son économie – va dans son sens à lui. Tout comme les paysans récupèrent peu à peu le sens de leur travail et leur place au centre de leur production, il est temps qu'il se réapproprie le terrain perdu en commençant par une radicale remise en question du terme de "producteur", confisqué par ceux qui financent ou/et commercialisent sa musique.

PRODUIRE OU REPRODUIRE

L'artiste, et en particulier le poète, est toujours anarchiste – au meilleur sens du mot – et ne doit écouter d'autres voix que celles qui sourdent au fond de son cœur
FEDERICO GARCÍA LORCA

En abandonnant sa récolte, son élevage et sa destinée aux technocrates, aux financiers et à la grande distribution, le paysan a fini par perdre la main sur ses produits dont l'apparence, le goût et le prix lui sont imposés par une chaîne commerciale qui lui reverse une infime partie de ce que débourse le destinataire final.

Il en va de même pour l'artiste-musicien. Calibré par les nécessités commerciales – réelles ou imaginées – que lui impose une industrie essoufflée, il obéit sans le savoir à un ensemble de règles tacites, toujours liées au succès chiffré et à la peur de perdre une position acquise.

Qui oserait contester à celui qui travaille la terre sa qualité de "producteur" ? Personne. On ne s'en prive pourtant pas avec l'artiste-musicien bombardé "créateur" comme pour mieux le tenir à l'écart de l'économie qu'il génère.

Le moment est venu d'oser quelques mutations qui ne sont pas seulement sémantiques mais qui rendent compte d'une réalité dont nous nous sommes progressivement écartés au risque de ne plus rien comprendre. Disons-le clairement : l'artiste-musicien a toujours été le

véritable "producteur" de son œuvre tandis que l'industrie n'a fait que la financer, la "re-produire " et/ou la vendre.

Pour appréhender la chaîne de valeur à l'intérieur de l'industrie musicale elle-même, il faut avoir à l'esprit que l'artiste-musicien n'est ni *distributeur*, ni *salarié*, ni *client*. Il n'est pas non plus *produit* puisqu'il signe des contrats, en même temps que la fonction de *producteur* lui est refusée. On peut donc déduire que, face aux labels "donneurs d'ordre" qui captent la plus grande partie de la chaîne de valeur, l'artiste-musicien se trouve relégué au rang de concepteur *sous-traitant* dont la position est grandement fragilisée par des clauses d'exclusivité. Et ce, malgré la prééminence illusoire que lui confère sa médiatisation.

Conformément la place qui lui est dévolue, l'artiste sous-traitant est contraint de fournir des pièces (les chansons, la musique) que l'industrie assemblera (le studio d'enregistrement) puis reproduira (les supports) afin de les commercialiser (la distribution). Si le produit final se vend, le contrat est reconduit. Dans le cas contraire, l'artiste sous-traitant est remercié au profit d'un autre, plus performant, moins cher... etc.

Tout comme le paysan s'étant laissé ravir le contrôle et le bénéfice de sa production, l'artiste-musicien, éloigné du donneur d'ordre par quantité d'intermédiaires, est privé de la plus grande partie de la valeur distribuée.

A partir des années 2000, cette logique économique atteint son point de non-retour avec l'apparition des "fabriques de stars". Désireux de ne plus laisser le hasard "artistique" présider à la manufacture des pièces, les donneurs d'ordre (industrie musicale, du spectacle et de la télévision) font des appels d'offre (les auditions), établissent un cahier des charges capable de faire le tri entre les "dociles" et les "récalcitrants", dans le but de modéliser un processus sans failles où l'artiste-musicien n'aurait plus qu'à se plier... ou partir. L'objectif est triple : produire du divertissement, lancer des messages à ceux qui n'auraient pas encore compris la nécessité de fournir des pièces facilement consommables, et convaincre le téléspectateur du suivant axiome : « Si tu veux rester dans le jeu social, regarde-nous, écoute-nous, et applique nos recettes dans tous les domaines de ta vie ». Avec, pour corollaire : «... et vois ce qui arrive aux têtes dures ».

VERS UN ARTISTE PRODUCTEUR

Il y a des gens qui croient que leur qualité d'artiste leur donne droit à un régime spécial
FEDERICO GARCÍA LORCA

Contrairement à ce que l'on voudrait nous faire croire, une crise n'est pas une pathologie. C'est le signal d'une mutation en cours, douloureuse ou assumée. Le tout étant de savoir QUI doit s'adapter... et pourquoi.

Après bien des soubresauts, l'industrie musicale semble se réorienter vers des solutions de remplacement relatives aux nouvelles mœurs numériques. Le problème, c'est qu'elle ne le fait qu'en reproduisant d'anciens schémas, tout en continuant la mise à distance de l'artiste-musicien qui n'est toujours pas partie prenante de la réflexion ou des réalisations autour des questions qui le concernent en tout premier lieu.

Une chose est sûre : la musique est totalement adaptée à la nouvelle donne numérique puisqu'au-delà des instruments qui génèrent des ondes sonores, celles-ci demeurent immatérielles et se propagent dans l'air jusqu'aux circuits auditifs et au cerveau. De plus, grâce à la dématérialisation totale, l'acheminement de la musique est aussi sa force puisque, à

portée de clic, elle est disponible à tout moment, sans rupture de stock et sans limites de diffusion.

Si, auparavant, la fabrication des disques, leur stockage, leur commercialisation, leur promotion et distribution représentaient des sommes et une logistique qu'aucun artiste n'était en mesure de prendre en charge, si la musique voyageait aussi lentement que les produits de la terre, voilà qu'aujourd'hui le paysan se met à vendre sa production dans un rayon qu'il peut parcourir lui-même et que le Web permet à la musique de se rendre disponible « en bas de chez soi ».

Ainsi, l'artiste-musicien replacé au cœur du système devra impérativement : 1/Organiser lui-même sa diffusion en complément des acteurs de diffusion digitale que sont les agrégateurs-distributeurs et les plate-formes de vente, 2/Favoriser la renaissance des nouveaux disquaires indépendants qui apparaissent ici ou là, 3/Défendre ses droits battus en brèche par l'ensemble de ceux qui rêvent de réduire ses contenus à des produits d'appel pour l'encaissement de recettes publicitaires.

Bien entendu, proportionnellement à ses moyens et au succès de son entreprise, l'artiste-musicien ne pourra pas faire l'économie de spécialistes dans les domaines de l'informatique, de l'enregistrement sonore, de la gestion, des relations publiques... etc, avec lesquels pourra exister une forme de collaboration contractuelle ou coopérative autour de projets qui recouvriront le périmètre choisi, depuis la scène jusqu'aux enregistrements.

Chaque artiste-musicien sera ainsi sa propre référence et tissera des liens heureux avec ses semblables. Il proposera lui-même sa production, selon la fréquence qui lui semblera conforme à sa capacité créative et à l'écho qu'elle rencontre. Accumulant projets, tentatives, expériences – scéniques ou enregistrées – qu'aucun plan de marketing anachronique (c'est à dire confiné aux sorties d'albums, à leur promotion et aux mises en place dans les rayons) ne viendra entraver, il pourra donner libre cours à son imagination et mettre en commun des ressources techniques, substituer les modes de diffusion "spoliateurs" (le *streaming* est la dernière supercherie) par une nouvelle façon d'écouter la musique où la redistribution de valeur ne se fera plus à son détriment.

Ce cette manière, l'artiste-musicien, en mesure de former un couple indissociable avec son destinataire, mettra son art au service d'autre chose qu'à "combler le vide" existentiel de ses semblables, égarés dans les labyrinthes du "tout-consommation".

Il est temps, véritablement, que l'artiste-musicien se mêle de ce qui le regarde. Tout comme le paysan, son homologue nourrisseur d'hommes, il a le devoir d'être le précurseur d'une authentique révolution copernicienne où l'être humain se replacera au centre de ce qui émane de lui-même, sans en être dépossédé par d'autres.

En agissant ainsi, l'artiste-musicien aidera son destinataire à retrouver une dignité perdue, celle d'un humain affranchi des injonctions propagandistes, capable de choisir ce qu'il mange et qui lui fait du bien.

NILDA FERNÁNDEZ

Paris, Moscou, Buenos Aires

Mars 2012/ Février 2013

Je ne veux pas admirer l'artiste en soi. C'est sans importance... Ce qui compte, c'est l'homme comme

réalisation... l'humanité de l'individu, sa capacité d'humanité...
FEDERICO GARCÍA LORCA